

Bulletin d'histoire politique

Ils voulaient changer le monde de Jean-Philippe Warren, Montréal, VLB, 2007, 256 p.

Josiane Lavallée



Volume 16, Number 3, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1056188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1056188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavallée, J. (2008). Review of [Ils voulaient changer le monde de Jean-Philippe Warren, Montréal, VLB, 2007, 256 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 16(3), 277–280. <https://doi.org/10.7202/1056188ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ils voulaient changer le monde de Jean-Philippe Warren, Montréal, VLB, 2007, 256 p.

JOSIANE LAVALLÉE
*Chercheure associée à la Chaire Hector-Fabre
Université du Québec à Montréal*

Dans *Ils voulaient changer le monde*, le sociologue Jean-Philippe Warren tente de retracer l'évolution du militantisme marxiste-léniniste au Québec au cours de la décennie 1970. D'entrée de jeu, l'auteur dit vouloir « comprendre l'engagement subjectif des femmes et des hommes ayant voué une dizaine d'années de leur vie à l'avènement de la société sans classes ». Refusant de les dépeindre comme ayant été « des hurluberlus ou des excentriques », Warren soutient que les marxistes-léninistes des années 1970 étaient avant tout de jeunes étudiants et intellectuels issus des mouvements étudiant, souverainiste ou des groupes communautaires, et particulièrement sensibles aux inégalités sociales sévissant dans la société québécoise. Tout en dénonçant le dogmatisme et le sectarisme qui caractérisa la pensée des jeunes marxistes-léninistes, Warren affirme ne vouloir ni faire le procès, ni la célébration de ceux et celles qui s'engagèrent dans la voie de l'extrême-gauche québécoise. « On aurait tort de condamner sans appel ce courant politique qui, malgré ses défauts, avait des intentions généreuses ». En voulant « faire sens de l'insensé », Warren nous invite avec son essai à nous replonger dans la décennie 1970 où déferla une vague rouge dans les milieux intellectuels, populaires et syndicaux.

Retraçant l'évolution du militantisme dans les divers mouvements de gauche des années 1960, Warren démontre que les jeunes « m.l. » ont connu un parcours militant, bien antérieur à leur adhésion à En Lutte ou à la Ligue communiste. Militant dans le mouvement étudiant, dans les groupes communautaires ou encore au Parti québécois, plusieurs jeunes « m.l. » firent leurs premières expériences de grèves, de manifestations et d'occupations au sein de ses organisations. À la suite de la grève étudiante d'octobre 1968 qui s'essouffla rapidement, certains étudiants, complètement désillusionnés,

désespérèrent devant la lenteur des avancés du mouvement étudiant. Du côté politique, de jeunes intellectuels qui rêvaient de voir le Parti Québécois transformer radicalement la société québécoise à tous les niveaux seront amèrement déçus des orientations du Parti de René Lévesque qu'ils jugent beaucoup trop modérés. Enfin, l'échec monumental du FLQ en octobre 1970, puis du FRAP, finirent par convaincre un bon nombre de jeunes militants que l'heure était venue de s'organiser afin de créer une organisation révolutionnaire qui ne se ferait pas démanteler à la première occasion par les forces de l'ordre. Continuant à militer au sein de certains comités d'actions politiques dont les deux principaux étaient les CAP Saint-Jacques et Maisonneuve, ces jeunes intellectuels en sont venus à la conclusion que le réformisme ne menait nulle part et décidèrent alors de se tourner vers la théorie marxiste.

Fondé en 1972 par Charles Gagnon, le groupe En Lutte endossera dès ses débuts la pensée-maotsétoung et les modèles chinois et albanais. Conscients que le manque de formation théorique et organisationnelle ont contribué aux insuccès des mouvements de gauche dans le passé, Gagnon et ses camarades s'engagent à l'aide de la théorie maoïste à effectuer un travail « d'agitation et de propagande » au sein de la classe ouvrière afin d'aviver sa conscience de classe opprimée par le capital. Une fois que ce réveil serait accompli, il ne resterait plus qu'à fonder le parti prolétarien qui saurait « guider le peuple vers la société promise ». Prônant une « lutte idéologique incessante », les membres et sympathisants d'En Lutte entreprendront « un travail de subversion des institutions en place grâce à une propagande explosive ». Par conséquent, ils multiplieront les « foyers de contestation afin d'établir les conditions qui permettront l'inévitable suppression du régime capitaliste ». Warren reconnaît qu'En Lutte joua « un rôle de premier plan dans la formulation et la diffusion de la pensée marxiste-léniniste » dans les divers milieux de travail où ils s'infiltreront. De plus, la diffusion du journal En Lutte permet de rejoindre plus d'un millier d'ouvriers à la porte des usines.

Trois ans plus tard, En Lutte devra composer avec un nouveau joueur dans l'arène de l'extrême-gauche québécoise. Ainsi, en septembre 1975, la Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada voit le jour et s'impose comme « l'organisation m.l. la plus nombreuse et la plus solide ». Dénonçant l'orientation « trop populiste, trop spontanéiste, trop attentiste et trop intellectualiste » d'En Lutte, les dirigeants de la Ligue communiste adoptent un dirigisme autoritaire et centralisateur. « Plus intransigeante qu'En Lutte, la Ligue marque un pas de plus vers l'extrémisme ». Préconisant l'implantation en usine de ses membres, la Ligue prétend qu'il « faut agir sur les organisations en formant des militants voués à la cause révolutionnaire ». Contrairement aux dirigeants d'En Lutte qui préférèrent conscientiser et sensibiliser

les ouvriers à la théorie marxiste, ceux de la Ligue « parle d'une lutte immédiate et imminente » en favorisant « le noyautage des masses ». Rapidement les deux groupes entreront en guerre ouverte s'accusant mutuellement d'opportunisme de droite ou de gauche et de sectarisme.

Malgré ces querelles de clochers idéologiques, En Lutte et la Ligue auront plusieurs points en commun. Tous les deux auront beaucoup de difficulté avec les mouvements féministe, indépendantiste et de gais et lesbiennes. À leurs yeux, le féminisme, le nationalisme et l'homosexualité sont des tendances ou « déviations » bourgeoises qui demeurent des contradictions secondaires, car pour les « m.l. » la contradiction principale dans toute société opposera toujours la bourgeoisie au prolétariat. Tout le reste ne peut que nuire à l'avènement de la société communiste. Quant à la question nationale, En lutte et la Ligue adoptent la ligne dure en renonçant à l'indépendance du Québec. Ainsi, au référendum de 1980, leurs militants annulent leur vote la mort dans l'âme.

Par ailleurs, les deux groupes endossent une « morale communiste exigeante » où une « discipline de fer » est instaurée pour tous les militants. Chacun d'eux doit consacrer plusieurs heures par semaine pour vendre le journal, participer à des cercles de lecture et à des réunions ou encore pour organiser des manifestations et distribuer des tracts. Ces jeunes militants sacrifieront pendant plus de dix ans, leur vie personnelle et familiale à la cause du socialisme.

Toutefois, à l'aube des années 1980, plusieurs militants commencent à déchanter de cette vie où la lutte pour la révolution socialiste gruge en grande partie leur quotidien, sans compter qu'ils doivent continuellement s'autocensurer, s'autocritiquer et se confesser de leurs péchés petits bourgeois. Ces pratiques moralisatrices, autoritaires et antidémocratiques des dirigeants finissent par rebuter un bon nombre de militants qui décident de quitter en douce leur cellule maoïste. Une fois le détachement effectué et la tristesse passée de ne plus appartenir à la famille socialiste, plusieurs ex-militants « m.l. » retrouveront le « bonheur de s'appartenir ». Après une décennie d'endoctrinement où toutes opinions et idées personnelles étaient bannies, les anciens « m.l. » prendront plaisir à redécouvrir « la joie des discussions spontanées et désinvoltes ».

Vingt-cinq ans plus tard, que reste-t-il de cet héritage de l'extrême gauche québécoise? Warren croit qu'à travers les ruines du mouvement marxiste-léniniste que nous devons ni diaboliser ni encenser, il demeure que des hommes et des femmes ont souhaité changer le monde pour le rendre meilleur. Épris d'égalité et de justice sociale à l'origine de leur militantisme, ils auront malheureusement basculé vers le dogmatisme et le sectarisme.

Ouvrage essentiel, à l'heure où la gauche québécoise tente de se redéfinir, *Ils voulaient changer le monde* a le mérite de nous replonger dans un passé tombé dans l'oubli. Passé silencieux et ombrageux que Warren a eu la hardiesse d'analyser et de raconter sans préjugés et idées préconstruites.